Le quatuor LUDWIG, hors des Sentiers battus.

"Dans un chemin pentu, sablonneux, malaisé", c'est dans cet environnement contraignant que le bon La Fontaine fait avancer le coche de sa fable dont la morale pourrait rejoindre l'injonction des jésuites: "Per aspera ad astra". Le chemin des astres est semé d'embuches.

Pour les abonnés des 'Concerts Classiques" spinaliens, la venue du quatuor LUDWIG, c'était pour beaucoup la découverte d'un chemin pentu, sablonneux, malaisé. Car si la réputation de ce quatuor, bardé de grands prix, n'était nullement mise en cause, en revanche le programme proposé courageusement, avait de quoi effaroucher le public d'un après midi dominical.

Deux premières auditions pour les oreilles vosgiennes, si nos archives sont bien tenues: le 3ème quatuor de Benjamin BRITTEN (1975) et trois pièces pour quatuor (1914) d'Igor STRAVINSKI. Deux approches différentes de cette musique de chambre où il est de tradition que les quatre interprètes participent à une aimable conversation, familiale dans le meilleur des cas, antagoniste à de rares exceptions post-romantiques.

Or, pour Benjamin BRITTEN comme pour Igor STRAVINSKI, la démarche compositionnelle est tout autre. L'homogénéité des quatre pupitres semble voler en éclats, au profit d'un style mettant en évidence le caractère de chaque individualité.

Les cinq mouvements du 3ème quatuor de BRITTEN ont été diversement reçus et appréciés. Il est vrai que le caractère énigmatique de certaines cellules mélodiques exposé dans des résolutions d'accords grinçants et des variations rythmiques bousculées peut agresser l'oreille et déranger les esprits tant soit peu cartésiens.

La référence de ce quatuor à l'atmosphère de l'opéra "Mort à Venise" n'explique pas totalement la complexité de l'écriture des éventuels éléments thématiques.

Les trois pièces de STRAVINSKI, plus courtes, plus condensées, ont semblé avoir mieux passé la rampe. Il est vrai que ce génial touche à tout, ayant exploré tous les styles et toutes les références, abordait là, en 1914, donc bien avant d'avoir été en contact avec SCHOENBERG et ses épigones, le laboratoire de la polytonalité et de l'atonalité.

Quoiqu'on ai pu penser, ce BRITTEN et ce STRAVINSKI ont été 'interprétés avec une parfaite maîtrise instrumentale par les quatre LUDWIG qui ont d'ailleurs l'habitude de travailler avec des compositeurs contemporains. La pierre de touche de ce programme particulièrement coriace à mettre en place, fut certainement le final du quatuor de BRITTEN (récitatif et passacaille) où la série de variations sur un thème de basse (magnifique violoncelle de ANNE COPERY) met à l'épreuve les quatre archers.

L'auditoire semble avoir retrouvé un second souffle et une véritable attention en accueillant les LUDWIG dans une version éblouissante du 15ème et dernier quatuor de SCHUBERT. Œuvre de fin de vie, comme celle de BRITTEN, servie par une écriture évolutive en amorce déjà sur l'avenir. Très belle démonstration de cet ensemble dont l'homogénéité, cette fois, ne faisait plus de doute. C'était la perfection dans le style et dans les intentions.

L'au revoir des quatre amis ne pouvait qu'être signé par, BEETHOVEN: ce fut donc la cavatine de son 13ème quatuor qui amena un silence réparateur sur un ultime murmure des cordes.
Les quatre LUDWIG s'en sont retournés avec une brassée d'images d'Épinal. Un geste qui est devenu une tradition spinalienne.

P.J.